

LE CHEMIN DE LA CROIX

DE PAUL CLAUDEL

Le Chemin de La Croix de Paul Claudel, en dialogue avec celui de Marcel Dupré, et mis en scène par Antoine Juliens, donne lieu à une approche complexe, mais intense et riche de défis.

Défis aussi bien sur un plan théologique que sur un plan culturel et esthétique.

Nous ne nous attarderons point sur le plan théologique ; mais disons que *Le Chemin de La Croix* de Paul Claudel ainsi que celui de Marcel Dupré ne sauraient être des illustrations commémoratives, aussi édifiantes par ailleurs soient-elles ; c'est, tout au contraire, un appel vibrant à la mémoire humaine, ou plutôt à la souffrance comme lieu de mémoire et matière d'avenir. De sorte que le propre de ces Chemins de Croix est de tracer les contours d'une Humanité vraie, voix polyphoniques qui dessinent un abîme, celui, insondable, de la souffrance, mais aussi, dans un seul souffle, celui de l'espérance. Chemin de Croix, ou marche de l'invisible où se donnent à entendre toutes les modulations de l'Humanité...

Bref, et pour le dire d'un mot, *Le Chemin de La Croix* n'a de sens que comme voie au mystère, lequel est mû à travers toutes les ramifications d'un cœur qui espère, d'une âme qui se languit et d'un esprit qui brûle, mais sans se consumer.

Mystère, où se joue le destin de l'Universel à travers une destinée une, mais multiple, de l'Humanité.

Le parti pris, sans être hétérodoxe, est loin d'être classique...

Mais l'ampleur du défi repose beaucoup plus sur l'ampleur d'un geste dramatique, dont la trame, la Passion du Christ, révèle chacun de nous à son intimité, à la tonalité, au rythme de l'invisible qui se font jour en nous.

Dame, c'est-à-dire action, où tout est accompli, mais où tout se joue. L'agonie du Christ, c'est maintenant qu'elle a lieu, et hier et demain semblent se résorber dans la lenteur, courbe de sens, de promesses aussi, du récit même d'Antoine Juliens ; la foule, les crachats, le visage de l'Unique que les larmes façonnent n'édifie ni même ne sacralise : il nous rend présents, simplement, à soi, dans une mise à nu, où c'est le corps qui parle, et l'esprit qui observe et mesure le ciel à une hauteur humaine qui donne la vertige.

Vertige ! le mot est lancé, et pourtant il ne saurait, si peu que ce soit, faire image. C'est un appel à soi, en soi, à l'autre en soi-même, à ce visage tuméfié que nous n'osons, même en rêve, interroger.

Antoine Juliens décline la Passion, il va d'une station à l'autre, d'un texte à l'autre ; lesquels sont disposés devant le maître-autel : pupitres qui tracent le cercle d'un cycle inaccompli en voie d'accomplissement, celui de l'Humanité... Jésus tombe une fois, puis une deuxième et une troisième fois : c'est en nous que cela se passe, et c'est le spectateur qui devient point de mire d'un devenir tout emmêlé de nuit, de lumière et de sang.

Antoine Juliens, immobile, fait silence à son texte, lequel, une fois vécu, s'expose à l'autre *Chemin de La Croix*, celui, tout en musique, de Marcel Dupré. L'intérêt semble résider dans un merveilleux contrepoint musical avec celui de Paul Claudel : en effet, la solennité expressive, sans jamais être grandiloquente, de la composition de Dupré contraste de façon harmonieuse avec la dimension poignante et vive de l'énonciation du verbe, comme si, se noue un face-à-face dynamique entre l'Éternité, du côté des grandes orgues de la cathédrale avec l'interprétation d'Yves Castagnet, et le Temps, du côté du maître-autel avec le récit. En effet, la dimension immémoriale - *le Livre du Passé* - se trouve dans l'œuvre musicale de Dupré et la dimension de l'espérance - *le Livre de l'Avenir* - dans le *Chemin de La Croix* de Claudel !

Puis Antoine Juliens s'en va vers l'autre texte, le long de la Passion, qui devient le calvaire de tout calvaire possible, celui de nous tous, exténués, colère sainte, cri pur, qui transfigure la Nuit, la vraie, celle de l'intérieur, qu'il nous faut écouter.

La lenteur de cette déambulation est rituelle, et je dirais même théurgique, en osmose plénière avec les lumières qui, au fur et à mesure, s'éteignent à chaque station de la Passion du Christ, énoncée, accomplie pour nous tous, certes, mais surtout par nous tous, substance unique où le visible devient de l'invisible, à même notre souffrance et notre espérance, qui, lentement, elle aussi, se fait jour !

C'est de la pure magie !

De la pureté en acte, et...

un drame cosmique dont il nous faut nourrir les tréfonds de notre être !

Éric Auzanneau
06.04.2005



Vendredi Saint 2005 à Notre-Dame de Paris, sous le signe de PAUL CLAUDEL

Liturgie de la Vénération des Reliques et du Chemin de la Croix.

*Texte de Paul Claudel dit par Antoine Juliens
Avec paraphrase musicale de Marcel Dupré.*

Des « entrailles » de Marie, Claudel n'est-il pas le fruit, l'enfant ? Un enfant sauvage à apprivoiser, à apaiser ? Notre-Dame, *la Vierge qui écoute*¹, est toujours là, pour lui, depuis Noël 1886.

Voici cinquante ans, le premier mars 1955, jour de ses funérailles, elle l'accueillait. Sompoteux cadeau d'anniversaire, le premier mars 2005, que cet Oratorio Théâtral sur « *le Mystère de [sa] Conversion* » ! Le spectacle totalement inédit d'Antoine Juliens fut un choc. Quoiqu'opposé aux spectacles patentés, médiatisés, il a drainé la foule qui a reçu en plein cœur ces cris d'angoisse du jeune Converti en sanglots et en larmes, quand l'âme captive, soudain délivrée, s'ouvre vers une Vocation et se débat dans « *l'Enfer du génie* ».

L'Oratorio était unique, non répété. Mais de faire appel, peu après, au comédien Antoine Juliens pour interpréter *le Chemin de la Croix* de Paul Claudel, quelle justesse ! Ce Vendredi Saint 25 mars 2005, en effet, coïncide avec l'Annonciation à Marie. Autrement dit, il y a conjonction entre la Fête et le Sacrifice. Ne sommes-nous pas aussi au cœur du drame de Claudel² : la révélation, dans la joie, de « l'éternelle enfance de Dieu » est en même temps appel à Conversion, c'est-à-dire à incarnation par l'épreuve et le sacrifice ?

*

Toute la vie de Claudel fut marquée par Marie, la Femme du Oui à la joie, de l'enfantement ou des noces de Cana, comme du Oui aux Sept Douleurs de la Croix. C'est le Oui de la mise en marche, et du regard : « Elle ne dit pas un mot et regarde... ». Acceptation, compassion, supplication. La formule de la Quatrième Station, répétée trois fois, Claudel la reprend beaucoup plus tard, mais pour son propre compte. D'où cette *Prière à la Vierge*, étrange à force de dépouillement. Ni oraison, ni formule oratoire, mais silence, échange de regards, écoute de battements de cœurs :

« elle, les yeux baissés, avec un visage sérieux et tendre
Regarde les paroles sur ma bouche, comme quelqu'un qui écoute et qui se prépare à
comprendre. »

Le Calvaire est un sommet. Le comédien, droit au pied de la Croix dans la cathédrale, profère la parole du poète dans la plénitude dramatique qui convient aux Mystères de la Rédemption. Ainsi, le charnel épouse l'éternel : l'interprète nous enfonce, dans la chair les mots, les épines du poète chrétien de 1911, si fort que la liturgie de la Parole s'en trouve transcendée.

¹ - Prière écrite dans le contexte de la fête du poète, St Paul ; datée de « Brangues, 27 juin 1934 » (Po, 871).

² - Faut-il rappeler que *l'Annonce faite à Marie*, dans ses ébauches de *La Jeune Fille Violaine* et ses différentes versions, fut l'œuvre qui accompagna Claudel du début à la fin et qu'il ne cessa de remettre en chantier ?

Le Verbe est en acte. Aux touristes du parvis qui font la queue pour les tours a succédé, à l'intérieur, la masse anonyme, dont ces scolaires encore tout excités, agités. Bientôt, les visiteurs circulent plus lentement ; beaucoup font halte jusqu'à rejoindre les fidèles ; canalisés par les Chevaliers du Saint-Sépulcre ils n'en finissent pas de vénérer les Saintes Reliques. La nef n'est plus que prière et ferveur. La foule envahie par ce rituel intense et la voix prenante d'Antoine Juliens a rejoint l'espace intérieur ; le temps humain est aboli.

Phénomène de « semence », sans doute, il y a eu « **Conversion** » de l'actualité. Comme après la transmutation de l'eau en vin, on reste interrogatif face à une sorte de miracle : l'agitation cosmopolite fébrile changée en contemplation du Saint Sacrifice. Ce mystère, Claudel le revendiquait en mars 1952, dans son dernier *Chemin de Croix*.³ Sous le signe de Notre-Dame, « la Mère précède le Fils, comme l'Aurore précède le Soleil ».

Michel Brethenoux, Caen, jeudi 31 mars 2005

³ - *Chemin de Croix N°II*, éd.en fac-similé par la Société Paul Claudel, N°42 2è tr. 1971. Au chapitre VIII de ce scénario de mimodrame, le poète s'étonne des représentations traditionnelles de la quatrième Station. Au lieu d'une « Mère de Dieu » suiveuse, il imagine la figure de la Femme idéale (Mère, Épouse et Fiancée du Cantique, Église...) cette Sagesse « sur qui le Seigneur avait le regard fixé quand il créait le monde. » Quant au Soleil, il ne figure pas seulement le Christ, « Sol Justitiae », mais aussi Tête d'Or, le poète lui-même, natif du 6 août.

LE CHEMIN DE LA CROIX

à

NOTRE-DAME DE PARIS

texte	Paul Claudel
musique	Marcel Dupré
grandes orgues	Yves Castagnet
mise en espace	
récitant	Antoine Juliens

Mardi 22 Février, durant une heure et demie, nous avons entendu en la cathédrale Notre-Dame de Paris se répondre et s'entremêler deux œuvres de foi de deux grands artistes : Paul Claudel et Marcel Dupré. Ce dernier, né en 1886 - l'année de la conversion de Claudel - a d'abord improvisé sur le Chemin de Croix du poète en 1931, avant de retravailler la composition durant une année entière en accentuant les thèmes symboliques traditionnels (Croix, Souffrance, Rédemption et motifs de la Vierge).

A chaque station, les versets de Claudel sont récités avec force par Antoine Juliens avant que les Grandes Orgues ne retentissent brillamment sous l'impulsion de Yves Castagnet. Voix et musique montent sous les hautes voûtes de la cathédrale tandis que les regards viennent naturellement se poser dans le chœur sur la Piéta éclairée, justement nommée Vierge de Compassion (groupe sculpté par Nicolas Coustou en liaison avec le vœu de Louis XIII).

Quand Jésus est condamné à mort, les orgues s'affolent en ondes frénétiques, et la marche douloureuse commence. Quand Il tombe sous le poids de la Croix, les vibrations se font progressivement plus violentes puis s'envolent, plus légères, lorsque Simon vient à son aide ou que Véronique essuie son Visage. Des abîmes musicales s'entrouvrent en un *forte* au moment où Jésus tombe pour la troisième fois : « *Sauvez-nous du Troisième péché qui est le désespoir !* »

Un calme disharmonique accompagne les derniers instants avant le tremblement tonitruant qui marque la mort. « *Ici la Passion prend fin et la Compassion continue.* » Après la mise au tombeau et son déferlement d'ondes, Jésus est remis à Sa Mère. Une lumière musicale monte et s'apaise en vibrant. Viennent les dernières paroles abolissant le péché.

Place au Sauveur dans la sérénité.

Du Tombeau ouvert s'élèvent les Cieux pour l'éternité.

Et la terre est étale, infiniment.

Catherine Brémeau
Société Paul Claudel,
Bulletin N°177

À Caen, dans l'abbaye aux Dames, le jeudi 10 novembre 2005

Le Chemin de la Croix de Paul Claudel

Interprété par Antoine Juliens avec, à l'orgue, les improvisations de Michel Boëdec.
Sous l'égide du Centre Théologique de Caen, dirigé par le P.Régis Rollet.

*

Comédien professionnel et directeur de troupe, Antoine Juliens est l'un des rares « intermittents du spectacle » à avoir commémoré le cinquantenaire de la mort de Claudel. Le 1^{er} mars, il remplissait la cathédrale Notre-Dame de Paris, en créant en première mondiale l'Oratorio : « *le Mystère de la Conversion de Claudel* » avec 40 acteurs. Le Vendredi Saint, il y interprétait ce « *Chemin de la Croix* », prolongé à l'orgue par la partition de Marcel Dupré.

À Caen, la soirée du 10 novembre à l'abbaye aux Dames permit à une foule de 300 personnes de vivre en profondeur une espèce de nô liturgique, qui dépoussiérait la dévotion catholique.

*

* *

Metteur en scène, quasi mystagogue, Antoine plonge le public au centre d'un film émotionnel plus lisible que quatorze panneaux cloués au mur. Ce cheminement est accentué à l'orgue par les magistrales improvisations de son complice Michel Boëdec : tantôt c'est le glapisement de la foule en furie, tantôt, le crissement des chairs déchirées sous les coups et les clous...

Vêtu de noir, l'acteur profère les versets, de pupitre en pupitre selon sa scénographie minimaliste. La foule retient son souffle, tandis que l'image des passions rejoint l'Histoire. Quand « la Passion prend fin, la Compassion continue. » Après la Croix, le tombeau d'où va jaillir le Ressuscité devient le « Tabernacle ». Tout s'achève en « profonde ouverture » : la pierre, l'Église, l'âme humaine...

Au départ, un acteur en noir chemine le long du mur allumant une à une deux cents minuscules veilleuses. C'est Régis, Directeur du Centre Théologique qui mime la parole évangélique : « tiens ta lampe allumée ! » : « l'œil écoute ! » Toutes les chaises ont été tournées vers les sept pupitres qui scandent la progression. Et là-bas, sur l'autel, ces quinze bougies allumées, Régis, dans une gestuelle qui reflète le texte et le diseur, les éteindra l'une après l'autre, sauf la Quinzième, signe de Jésus caché, mais vivant. « C'est fini ! » Tout commence peut-être, car nul n'applaudit, comme si cette Passion était devenue Consécration.

*

* *

Passion du Christ, « passion » de Claudel !

En 1911, quand il rédige ce texte, Claudel n'a pas épuisé sa passion propre, et sa compassion commence, envers sa soeur Camille, déchue, « à moitié folle », qu'il se prépare à enfermer. Il l'écrit à Gide au même moment : « le cœur du chrétien est une école continue de tragédie ». Merci, Antoine Juliens, de nous l'avoir montré.

Michel Brethenoux



En l'abbaye aux Dames de CAEN, le jeudi 10 novembre 2005

*Le Chemin de la Croix de Paul Claudel*¹

Interprété par Antoine Juliens avec, à l'orgue, les improvisations de Michel Boédec.

Sous l'égide du Centre Théologique de Caen, dirigé par le P.Régis Rolet.

Comédien professionnel et directeur de troupe, Antoine Juliens est l'un des rares « intermittents du spectacle » à avoir commémoré le cinquantenaire de la mort de Claudel. Le 1^{er} mars, à Notre-Dame de Paris, il créait, en première mondiale, l'Oratorio théâtral : « *le Mystère de la Conversion de Claudel* » avec 40 acteurs et remplissait la cathédrale. Le Vendredi Saint, il y interprétait ce « *Chemin de la Croix* », que rythmait la musique d'orgue de Marcel Dupré. Face à la foule et à une déambulation touristique, cette « liturgie-spectacle », fut intense et pathétique, mais sans atteindre à la profondeur intimiste de la soirée de l'abbaye aux Dames. Artiste professionnel, et hypersensible, Antoine capte les ondes et vit en synergie : partant d'un même support textuel, il délivre la parole en fonction des êtres présents et de la salle, dont émane un mystérieux égrégore. L'espace, scénographique ou textuel, est toujours différemment « chargé », au sens magnétique. Le jeu, le sens, le perçu même du spectateur se situent dans l'évolutif et le mouvant.

Au cœur de l'abbatiale millénaire, deux cents êtres attentifs ont vécu un spectacle d'un genre inédit. Le texte de Claudel a donné lieu à une sorte de mimodrame proche d'un nô liturgique. Cette profération du « *Chemin de la Croix* » enrichie par le travail sur la spatialité scénographique et sonore dut être pour beaucoup une révélation, en tout cas une initiation à une écriture et à un auteur trop marginalisé.

D'autre part, la parole claudélienne dépoussiérait un aspect de la piété catholique, et rendait signifiantes ces Quatorze Stations clouées aux murs. Ce n'était plus une tapisserie antique, mais le film d'un Mystère développé par un poète croyant. Cette Croix, en effet, ne ressort pas d'une figure allégorique, ni du symbole abstrait. Rien de plus réel que cet assemblage de deux bouts de bois : la lourde traverse que le condamné doit porter jusqu'à faire corps avec elle, encloué sur la potence verticale. Mais c'est plus tard, en mars 1952, que Claudel en fera un scénario dramaturgique. Ce soir, le metteur en scène qui

¹ - Texte en Pléiade : Œuvres Poétiques, ou en Poésie Gallimard : dans le « Breviaire Poétique », mais pas sélectionné dans « Poésies »...

nous fait cheminer avec la Croix nous plonge au centre du mystère, sensible au cœur et à l'esprit seulement. L'espace qu'il a créé vit, bat, marche pour toucher en nous un sens secret.

Les improvisations de Michel Boédec ouvrent, soulignent, prolongent, scandent le chemin du sens, magistralement : du glapissement de la foule en furie à l'âme oiseau qui s'élanche en cri céleste ; basse tragique du remords sourd ; passions et dissonances des chairs déchirées de coups et de clous...

*
* * *

Vêtu de noir, l'acteur-proférateur se déplace, hiératique, de pupitre en pupitre fidèle à sa scénographie minimaliste... C'est de l'anti-provocation, et nous sommes pris. L'impressionnant vaisseau de pierre aux tons de miel, la pénombre, le silence, cet océan de respiration retenue, cette vaste attention, tout cet ensemble, au sens orchestral, est-il autre chose qu'une noosphère, qu'une sorte de cœur sensible où se confondent Alpha et Oméga ? Comme magiquement, nous voici réunis en un chœur mystique et architectural.

Le texte dit les passions humaines, injustices et haines, le sang et les larmes au fil de l'Histoire : l'Église de 1905 dépouillée par la Loi ou, malheur suprême, la mort d'un enfant... Dieu, « c'est fini !... » soit ! Mais quand « la Passion prend fin, la Compassion continue. » Marie, la Mère escortée de femmes aimantes, l'Église recueillent le Crucifié. Après la Croix, voici le tombeau -Tabernacle du Ressuscité : « que votre créature est ouverte et qu'elle est profonde » ! Après le supplice, et la pression comme au pressoir du sang qui gicle, il y a ouverture : de la pierre, de l'Église, de l'âme, du cœur humain ...

La parole proférée a pris sens dans l'investissement spatial, visuel, vibratoire, cinétique ou gestuel. Au départ est le silence, interminable, tandis qu'un acteur en noir chemine pour allumer une à une deux cents minuscules veilleuses de cire, près du mur. C'est Régis, Directeur du Centre Théologique qui appelle à la vigilance évangélique : « tiens ta lampe allumée ! » : « l'œil écoute ». En passionné de culture, ce complice d'Antoine et de son organiste, signale que l'Art, c'est le Mystère, l'invisible rendus sensibles. On comprend alors l'interprétation d'Antoine Juliens, toute d'intériorité, contraire à une profération tonitruante, même si le drame dicte à l'orgue de nécessaires séismes. Il faut imposer à nos habitudes une conversion. Les chaises ont donc été tournées vers les pupitres, au nombre de sept² ; ils scandent les étapes du proférateur ascétique qui fixe son public, à quelques mètres. Mais, là-bas, sur l'autel, pourquoi quinze bougies ? Isolé et debout au

² Il faudra s'interroger sur le 14 et le 7 qui ne doivent rien au hasard, Messieurs les Scientistes et adeptes attendés des sciences « dures »...

pieu de la Croix fixe, Régis, dans une gestuelle répétant, en abyme, le texte et le diseur, les éteindra l'une après l'autre, au rythme de chaque station... jusqu'à la Quinzième exceptée. Jésus s'est caché et veille : « Venez donc de l'autel où vous êtes caché vers nous, Sauveur du monde ! »

« C'est fini ! » mais, silence !... Tout commence peut-être, et l'Oméga rejoint l'Alpha. Nul ne bouge. Chacun attend un signal, comme si la Passion avait opéré une Consécration.

*
* *

Dépouillement. Respect des lieux, du texte, du spectateur. Décidément, « l'intermittent » Antoine Juliens est un classique.

Il a raté l'exhibition ! Dépouillé, lui aussi, comme son bon Dieu « nu comme un ver », que n'a-t-il cheminé le sexe à peine couvert, un projecteur centré sur un pagne ensanglanté ? Quant aux femmes, quelle pudibonderie ? À côté d'une Marie pleureuse, une Véronique pulpeuse, une Madonna folle de son Ami qui s'arrache le voile et plus, se précipite follement vers son Ami pour essuyer sa face sanguinolente, et se confondre en Lui. L'acteur est-il inhibé, manque-t-il d'imagination ? Ah ! s'il avait pensé aux Psy, le cinéma eût été réussi !

Car en 1911 Claudel n'est pas une grenouille de bénitier. Lui qui dit toujours écrire avec ses « boyaux » il est meurtri de sa propre passion, et ça va durer dix ans encore³. D'autre part Camille, cette sœur déchue qu'il traite de « folle », le hante : il se prépare à l'enfermer et sera estomaqué de découvrir les 14 stations de papier dans son taudis du quai Bourbon, le matin du 11 mars 1913.

Non, ce n'est pas du cinéma, cette Passion du Christ et des frères humains, c'est aussi la « passion » de Claudel. D'où ces versets plus ou moins cohérents, qui se bousculent, mêlant le récitatif et le narratif, le latin et l'invective, le constat et la prière, le remords... Claudel le rappelle à Gide au même moment : « le cœur du chrétien est une école continue de tragédie ».

Antoine Juliens l'a compris : il laisse aux saltimbanques les jeux du cirque.

*Michel Brethenoux,
mardi 15 novembre 2005*

³ Jusqu'aux retrouvailles avec Rosalie Vetch de Scibor Rytska, son premier et unique amour, mère de leur fille Louise. Après, ce sera l'apaisement, d'où le *Soulier de Satin*, quand les choses peu à peu se détachent de lui, comme de son personnage Rodrigue...